Chapitre VIII
les échelles au XIXe siècle et la rivalité franco-merina

Ny ranomasina no valam-parihiko
(La mer est la limite de ma rizière)

(Andrianampoinimerina)

23. LA RUPTURE DE L'EQUILIBRE "PLATEAUX-COTE" ET L'EFFONDREMENT DES ROYAUMES SAKALAVA ET ANTANKARANA

A la fin du XVIIe siècle, les échelles avaient connu le choc de l'invasion sakalava ; leur commerce s'en était ressenti un temps, mais comme la puissance politique du Boina et du Menabe dépendait étroitement de l'échange d'armes contre des esclaves, les places fortes maritimes de la traite furent très vite réhabilitées et connurent même un nouvel essor.

L'irruption merina causa un préjudice autrement plus grave aux échelles sur toutes les côtes que contrôla le pouvoir de Tananarive. En effet, les officiers merina cherchèrent à se substituer aux Antalaotse pour tirer parti des transactions commerciales ; un certain nombre d'Islamisés se retirèrent aux Comores ou à la côte orientale d'Afrique, d'autres menèrent une vie précaire en restant sur place, à Majunga et à Anorontsangana notamment, d'autres enfin se réfugièrent dans les zones contrôlées par les Français (Nosy-Be) ou restées indépendantes (Ambongo-Mahilaka). Quelque soit leur lieu d'installation, les anciens protagonistes du commerce des échelles ressentirent, entre 1823 et 1895, le contre-coup de la rivalité franco-merina qui constitua un obstacle au libre exercice de leur commerce et restreignit leurs possibilités de circulation.

Au début du XIXe siècle, deux facteurs contribuèrent à modifier l'équilibre qui s'était instauré entre les Hautes-Terres et les côtes Nord : d'abord, la puissance politique merina connut un renforcement considérable avec les rois Andrianampoinimerina et Radama Ier ; ensuite, les états côtiers entrèrent dans un état de décadence grave et irrémédiable causé par des dissensions intérieures.

Avant cet effondrement des royaumes côtiers, les relations Merina-Sakalava étaient passées par diverses fluctuations dont il n'est pas inutile de retracer certains épisodes.

Selon le témoignage de Luis MARIANO, des esclaves hova étaient vendus au commencement du XVIIe siècle à la baie de Boina (1) et, un siècle plus tard,

(1) *A. Grandidier, dans son Ethnographie (1908, t. I, p. 91, 3) écrit :* "C'est dans un journal maritime de 1668 (Archives du Ministère des Colonies) que j'ai trouvé mentionné pour la première fois par un Français "Les Houves trafiquent avec le Noveau Massalege". *Ce document n'a pas été publié depuis.*

DRURY fait état, lui aussi, d'un certain commerce entre le Menabe et l'Imerina. Selon l'auteur anglais, l'avantage militaire revenait alors aux Sakalava qui se pourvoyaient aisément en fusils auprès des étrangers (COACM IV, p. 359 et 369). Toujours au début du XVIIIe siècle, mais cette fois vers la baie de Narindy, il y avait des relations de traite. THORNTON écrit à ce sujet :

" ... Au Sud, il y a une rivière où l'on peut commercer avec les habitants de l'intérieur qu'on appelle Chiens (1) *et leur acheter des esclaves".*

(COACM III, p. 441)

Peut-être avant l'invasion d'Andriamandisoarivo, les gens des Hautes-Terres avaient-ils débordé dans la dépression périphérique, puisque l'illustre conquérant, selon MAZURIER (1899, p. 269), aurait défait les Merina à Ambatomainty. Dans les chroniques sakalava, les gens des Plateaux sont désignés sous le nom d'Antanandro et on sait que dans l'Ouest ils s'avançaient jusqu'à Midongy-Ouest au milieu du XVIIe siècle. Les Hollandais du navire "De Brack" apprirent, qu'en 1741, un état de guerre intermittent existait entre les Sakalava du Boina et les habitants des Hautes-Terres (Merina et Sihanaka) (COACM VI, p. 135 et suivantes).

Vers la fin du XVIIIe siècle, une situation de paix relative s'était établie permettant aux Merina d'acquérir le raphia des Sakalava et un échange de cadeaux se pratiquait entre Andrianampoinimerina et Ravahiny, échange qui a pu faire croire à Du Maine que la reine sakalava reconnaissait la suzeraineté du souverain de Tananarive ; ce point de vue a été combattu par Guillain (1845, p. 370). Au début du XIXe siècle, Ravahiny paraissait même aux traitants de la côte Est plus puissante que le roi de Tananarive. MILIUS, Gouverneur de Bourbon écrivait au Ministre de la Marine en 1820 :

" ... La reine de Bombetoc a déclaré la guerre à ces deux rois éphémères (2)*, elle les a battus".*

(Decary 1937, p. 223)

Cette victoire est, sans doute, une allusion au combat de Belongo, à l'occasion duquel les Merina, infiltrés dans le Boina à la poursuite des rebelles du Nord des Hautes-Terres, furent battus par Tsimaloma un an après la mort de Ravahiny. Il peut aussi s'agir d'une référence à l'expédition dans l'Ambongo qui fut un échec en 1820. Cette première campagne merina intervint à un moment où Radama 1er avait systématiquement entrepris d'étendre son hégemonie à l'Ouest et au Nord. Après une campagne victorieuse dans le Menabe en 1822, Radama 1er envahit l'année suivante le Nord depuis la côte Est. Le roi Tsialana se soumit et le Bemazava Tsimandroho fut nommé chef de Vohémar.

Pour affermir leur implantation, les Merina créèrent, dès 1823, un poste à Amboanio, un peu au Sud de Vohémar. Le dispositif fut renforcé cinq années plus

(1) *Cette rivière est peut-être la Mahajamba. "Chiens" se réfèrent à Amboalambo (Chiens-cochons), nom que les Sakalava donnaient aux Merina, et, qui est peut-être une déformation des mots bantous "Ba-Lambu" = Hommes-jaunes, comme nous l'avons vu plus haut.*

(2) *Il s'agit de Jean-René, roi de Tamatave et de Radama 1er.*

tard par la construction du Fort d'Ambohimarina dans la baie d'Ambodivahibe. La mise en tutelle du Boina pouvait être entreprise l'année suivante.

Le fait que Radama, après ses premiers essais fructueux dans l'Ambongo et dans la Tsiribihina se soit doté d'une armée disciplinée et équipée, n'explique pas complètement pourquoi l'Ankarana et le Boina ont été si aisément subjugués. Ces royaumes étaient minés par leurs conflits politiques intérieurs. Après qu'une paix soit intervenue entre les Sakalava et les Antankarana (à la suite de la rebellion de Tembola contre le roi Tsimaloma), le Boina fut encore déchiré par la sédition du roi bemazava Boanamaka. Ce dernier, après diverses infortunes dans la Basse Betsiboka et à Baly, se réfugia finalement dans l'Ankarana où il prit parti dans les querelles dynastiques. Il reçut pour ce prix une partie de l'île de Nosy-Faly et de la presqu'île d'Ambato ; ses descendants prospérèrent puisqu'aujourd'hui on en rencontre un bon nombre dans la baie d'Ampasindava et dans l'Ambongo. La scission bemazava, par rapport au tronc légitime bemihisatra, continue toujours d'être un facteur de rivalité parmi les descendants des souverains sakalava.

Les querelles au sein de la famille royale avaient été également une tradition bien établie en Ankarana, puisque MAYEUR, un demi siècle plus tôt, avait assisté à une âpre dispute entre Lamboeny et son oncle Mataye Mainthi (1912, p. 120). Tsialana, au temps de la menace merina, luttait contre son oncle Rabona et les envahisseurs merina profitèrent de cette opposition.

La branche royale dite d'Ambatoharanana avec Tsimiaro et les Tsialana restera farouchement hostile à Tananarive et recherchera l'appui des Français, tandis que la branche cadette de Beramanja acceptera plus facilement la nouvelle domination.

En 1824, Andriantsoly, roi du Boina, ayant refusé de *"se déclarer l'enfant"* de Radama, supporta le coup de l'invasion merina. Le roi sakalava abandonna sa résidence sur la Basse Betsiboka et,

" ... l'armée de Radama investit Majunga que son gouverneur Houssein, un Antalaotra, refusa de rendre. La ville fut prise le 22 juillet et Houssein exécuté sur-le-champ".

(Valette 1958, p. 3) (1)

Andriantsoly accepta finalement de se soumettre et fut placé en résidence surveillée à Marovoay, tout en conservant son titre de *Mpanjaka be*. Cependant, Ramanetaka, cousin germain de Radama, était chargé du gouvernement des régions de Marovoay et de Majunga, et deux autres généraux de l'administration des autres territoires du royaume, Ramano vers la Mahajamba, et Ramarosikina la Moyenne Betsiboka. Quant aux sujets sakalava, ils devaient être désarmés, mais ils ne livrèrent que leurs plus mauvais fusils.

Exaspérés par quelques exactions et incités à la révolte par le soulèvement de Ramitraho, roi du Menabe, Andriantsoly et ses fidèles reprirent les hostilités en 1825, tuant la garnison merina d'Anfihaonana près de Marovoay (2), mais échouèrent devant Majunga qui fut incendiée. Les Antalaotse qui avaient pris

(1) *Pour les détails des campagnes, consulter le tome I de l'Histoire politique et coloniale de G. Grandidier, et naturellement les chapitres 3 à 8 de Guillain (1845).*

(2) *Pour la localisation, voir Rakotoarisoa (1971).*

parti pour le roi Sakalava se retirèrent avec lui à la Mahajamba. Là, les fuyards écrasèrent le petit poste merina d'Ampasindava, puis gagnèrent Anorontsangana devant la menace de l'expédition punitive de Ramanetaka.

En 1826, les Merina cherchèrent à encercler les Sakalava et les Antalaotse d'Anorontsangana par mer et par terre. Devant le risque de capture, Andriantsoly tenta de fuir à Mayotte, mais fut drossé à la côte d'Afrique d'où il gagna Zanzibar. Les Sakalava restés dans la presqu'île d'Ampasimena élirent reine une soeur d'Andriantsoly, Oantitsy. Celle-ci remit le pouvoir à son frère lorsqu'il revint d'Afrique après la mort de Radama Ier en 1828.

Profitant des ennuis qui survinrent chez Ranavalona Ière, et, notamment de ses difficultés avec les Français sur la côte Est en 1829, Andriantsoly reprit depuis Anorontsangana la guerre avec les Merina. Mais ceux-ci, une fois leur différend réglé avec la France, se resaisirent efficacement pour soumettre les Sakalava. Une nouvelle opération combinée par mer et par terre, sous les ordres de Ramaromisa, prit Anorontsangana en 1831, traqua Andriantsoly qui s'enfuit définitivement à Mayotte avec ses fidèles Antalaotse et Sakalava. Oantitsy réélue Reine fit allégeance aux Merina.

L'état de guerre entre les Merina et les peuples du Nord se renouvela lorsque Tsimandroho, chef de Vohémar, donna en 1835, le signal de la révolte dans le Nord. Sur ces entrefaites, la reine Tsiomeko, âgée seulement de 8 ans, succéda à Oantitsy décédée. Avec un pareil chef de guerre, les Sakalava ne pouvaient guère lutter contre les 2 000 hommes du général Rainingitabe. De son côté, le roi antankarana Tsimiaro accueillit un temps Tsiomeko en fuite et fit alliance avec elle. Mais, battu avec ses Antankarana par Rafaralahinavalona, il se réfugia dans les grottes du massif karstique, connues sous le nom de *"trou de Tsimiaro"*. Il y resta assiégé plus d'un an, puis trahi par un Antankarana d'un clan rival, il dut s'enfuir dans le petit archipel des îles Mitsio. Tous les territoires insulaires de la baie d'Ampasindava à la région d'Ambilobe, devinrent le refuge des Sakalava et des Antankarana.

Tsimiaro, après avoir vainement essayé d'obtenir des concours efficaces à l'extérieur, tant du sultan de Zanzibar que du gouvernement de Maurice, fit appel, en même temps que la reine Tsiomeko, au gouvernement de Bourbon, l'Amiral de Hell, avec qui il signa, comme elle (1840), une convention en vertu de laquelle ces deux souverains cédaient leurs droits respectifs à la France et se plaçaient sous sa protection.

Nosy-Be ainsi garanti, devint très peuplée et la surpopulation, allant de pair avec le développement des concessions européennes, conduisit les Malgaches à émigrer de plus en plus sur la Grande-Terre pour faire des cultures sur brûlis ; ce va-et-vient n'allait pas tarder à créer des difficultés supplémentaires entre Anorontsangana et Hell-ville.

La présence française à Nosy-Be stabilisait désormais la situation dans le Nord-Ouest ; une fois encore, les Islamisés étaient obligés de s'adapter à de nouvelles conditions.

24. LA RIVALITE FRANCO-MERINA ET L'ETABLISSEMENT DES ZONES D'INFLUENCE

Les deux puissances les plus importantes sur la côte Ouest étaient donc désormais les Merina et les Français. Il devenait normal que les vicissitudes de la vie des échelles fussent étroitement dépendantes des rapports entretenus par la France et la Cour de Tananarive.

Déjà, en 1829, les difficultés avec les Français sur la côte Est, qui motivèrent l'expédition Gourbeyre, avaient donné un répit aux Sakalava pour contre-

attaquer les Merina ; mais surtout l'annexion de Nosy-Be et de Nosy Mitsio, ainsi que la protection offerte au roi exilé Andriantsoly à Mayotte allaient durcir les rapports pendant plusieurs années. Sur la côte Est, les mauvaises relations culminèrent avec l'expulsion des traitants de Tamatave suivie de l'expédition punitive de Romain Desfossés et Kelly. Dans le Nord-Ouest, le Gouverneur d'Anorontsangana, Rakely, inaugura une politique agressive d'incursions contre les Français et leurs alliés avec l'aide des Sakalava Sambay et Che-Amadi. Les papiers de Raombana (C I n° 12, p. 80-108 in Ayache) montrent clairement que le Gouverneur Rakely était encouragé en haut-lieu, mais que l'on s'efforçait vis-à-vis du Gouverneur de Bourbon de dissimuler un pareil appui officiel. Ces mêmes correspondances nous apprennent que les Sakalava de Nosy-Be étaient considérés comme des rebelles par la couronne de Tananarive (1).

La politique d'indépendance de Ranavalona 1ère ne permit guère d'arrangement, mais, en 1859, les Français cherchaient à étendre leur influence dans l'Ambongo, région restée à peu près indépendante des Merina. Après le pillage du navire "Marie Angélique" dans la baie de Baly, des traités furent imposés aux rois locaux ; cependant le gouvernement anglais, faisant état d'un accord de consultation mutuelle en 1856, veillait à ce qu'aucune annexion nouvelle ne se produise et à ce qu'aucune sanction officielle ne soit donnée aux traités. Jusqu'à l'accord anglo-français de 1890 échangeant les droits sur Zanzibar et Madagascar, cette politique de neutralisation devait avoir des résultats que comprirent les Merina. COLOMB constate que les bonnes relations anglo-merina sont motivées par la crainte de la domination française (1873, p. 307). La méfiance à l'égard d'empiètements des Français se manifeste aussi par la construction d'une série de forts,particulièrement autour de Nosy-Be.

Une nouvelle tension franco-merina survint, lorsqu'à partir d'août 1863, les Malgaches se préoccupèrent de faire annuler les concessions de la charte Lambert octroyée par Radama II. Le 3 janvier 1866, la charte était solennellement brûlée et un traité de commerce et d'amitié, passé le 8 août 1868 avec les Français, laissait envisager des rapports corrects. Les taxes de douane devinrent raisonnables (10 % ad valorem). A. GRANDIDIER put bénéficier de cette entente pour monter de Majunga à Tananarive et effectuer ses explorations dans l'intérieur de l'île avec la protection et l'aide de la reine (A. Grandidier 1871).

A partir de 1880, l'affaire de la succession LABORDE vint à nouveau brouiller les rapports. Quelque temps après, les Révérends PICKERSGILL et KESTELL-CORNISH faisaient une tournée parmi les rois sakalava du Nord-Ouest pour les convaincre d'arborer le pavillon royal de Tananarive (2). Mais, en 1882, le Capitaine LE TIMBRE faisait enlever ces pavillons en face de Nosy-Be. D'autres incidents franco-merina survenaient à la même époque dans la baie de Marambitsy.

En mars 1881, un nommé Bakary, originaire de la baie de Boina, assassinait le patron d'un navire français "le Touélé", à Marambitsy. Le gouvernement royal acceptait de verser une indemnité de 9 740 piastres, mais faisait savoir aux

(1) "Les gens d'Anosibe ne sont que des esclaves refusant de reconnaître leur souverain ; c'est pourquoi il faut - car aucune raison ne s'y opposerait - les pourchasser et vendre comme esclaves ceux qui résisteraient. *(Rainiseheno in Raombana éd. Ayache).*

(2) *Il semble que bien avant cette époque, des roitelets sakalava avaient accepté de reconnaître le drapeau royal, notamment le* Mpanjaka *d'Ambodimadiro Adisa en 1863. (Decary 1937, p. 65).*

Français que le commerce avait porté dans un lieu où *"le gouvernement de Madagascar n'avait pas encore établi de seranana"* (port) et que les Arabes du Touélé avaient introduit des armes (1), un commerce qui fit, on le sait, la fortune de l'échelle d'Andoka.

En mai 1883, les hostilités franco-merina reprenaient ; l'Amiral PIERRE bombardait Ambodimadiro et Anorontsangana, puis prenait Majunga. Il allait ensuite menacer Tamatave. En 1884, les Français s'installaient à Ambodimadiro et prenaient Vohémar et Andramparany. La paix de 1885 prévoyait dans son article 15 que le gouvernement de la Reine s'engageait à traiter avec bienveillance les Sakalava et les Antaṇkarana ; l'ambiguïté du protectorat se manifestait dès qu'en 1890 les Français voulurent occuper la zone de Diégo qui leur avait été accordée.

En 1894, lorsque les hostilités reprirent,le Fort d'Ambohimarina qui surveillait la souveraineté et les privilèges commerciaux de la Reine dans l'Extrême Nord, fut pris par les Antakarana et les Français. Ambodimadiro qui avait longtemps défié le Commandant de Nosy-Be devint également un objectif privilégié.

En 1895, Majunga tombait également et, depuis ce port allait partir l'invasion du corps expéditionnaire qui ruinerait la puissance de l'état merina.

25. LE COMMERCE ET LA TRAITE DANS LES ZONES MERINA ET FRANCAISES

Les Antalaotse, peu avant l'invasion merina, étaient parvenues à étendre leur domination commerciale jusque dans le Nord-Est, et, lorsqu'en 1823, LEGUEVEL de LACOMBE (ou un de ses informateurs dont il s'est attribué le récit) arriva dans la baie d'Ambodivahibe, au village d'*"Antombouc"*, il constate que ...

" ... près de là était au mouillage un brick de Surate, commandé par le capitaine maure Moussabaïe, qui venait de l'île Nosse ou Nossi-Be".

(Leguevel de Lacombe 1840, Vol. II, p. 66)

Le même auteur indique même sur sa carte de la région de Diégo-Suarez (vol. II p. 67 bis) l'existence d'un port des Antalaotse à l'emplacement actuel de Ramena. Le commerce de la gomme copal et de l'écaille de tortue se maintint, si l'on en croit le témoignage de CACHIN (in Richemont, p. 386), et de GUNST (in Richemont p. 465), mais il était très surveillé par les officiers merina, qui entendaient bénéficier des profits (Coignet in Richemont, p. 287). A la fin du siècle, les Indiens de Bombay avaient remplacé les Antalaotse dans le Nord-Est (Faucon 1897).

La mainmise sur Majunga par l'armée merina fut une catastrophe pour la prospérité économique de la ville. Mais, un commerce de bovidés s'y maintint.

(1) *Les textes de ces correspondances sont parus dans les Documents historiques de Madagascar n° 12-13, Ed. par le Centre de Formation Pédagogique d'Ambozontany-Fianarantsoa, 1964.*

Profitant du différent franco-anglais, les Américains obtenaient dès 1830, une part importante de ce commerce de boeufs, et M. MARKS devint, pour plusieurs dizaines d'années, le gros importateur de biens étrangers allant de la côte Ouest vers Tananarive. Lorsque tout périclitait dans la zone contrôlée par les Merina, le commerce des boeufs survécut, surtout lorsque le traité de 1868 eut défini une politique douanière plus solide. A la fin du XIXe siècle, Majunga avait recouvré sa prospérité avec l'installation d'agences maritimes française, et anglaise et allemande, et, surtout, avec la venue d'Indiens de Bombay qui se substituèrent à l'appareil commercial antalaotse. En revanche, d'autres places, comme Anorontsangana, ne connurent jamais une bien grande activité (Guillain 1845, p. 196-197 et Samat in Boudou 1932, p. 56).

Dans un mouvement dont les origines sont mal éclaircies, mais qui semblent liées aux déplacements annuels de la flotte commerciale du Kutch, depuis Mandvi vers Zanzibar, les Indiens de cette région gagnent progressivement au XIXe siècle le pays souahili et le Nord de Madagascar. Ils s'infiltrent dans les zones françaises et merina, mais Ambanoro à Nosy-Be semble avoir été leur centre privilégié. VIVIE a bien présenté leurs activités.

" ... Dans tous les points où il se fait un peu de commerce même très avant dans l'intérieur des terres, on trouve la boutique de l'Indien. Leur centre est Ambanoro près d'Hellville ; là sont les gros commerçants plusieurs fois millionnaires , (1) *là sont les maisons mères, dont dépendent tous les petits boutiquiers répandus dans les villages de l'intérieur. Là viennent les grands boutres de Bombay chargés d'étoffe ; de là ils repartent chargés d'or et de riz".*

(Vivié 1903, p. 46-47)

LEMOINE, au début du XXe siècle, notait leur nombre dans l'Extrême Nord et croyait à tort que les autres Islamisés allaient pouvoir les remplacer. Il écrit ainsi sur le secteur antankara :

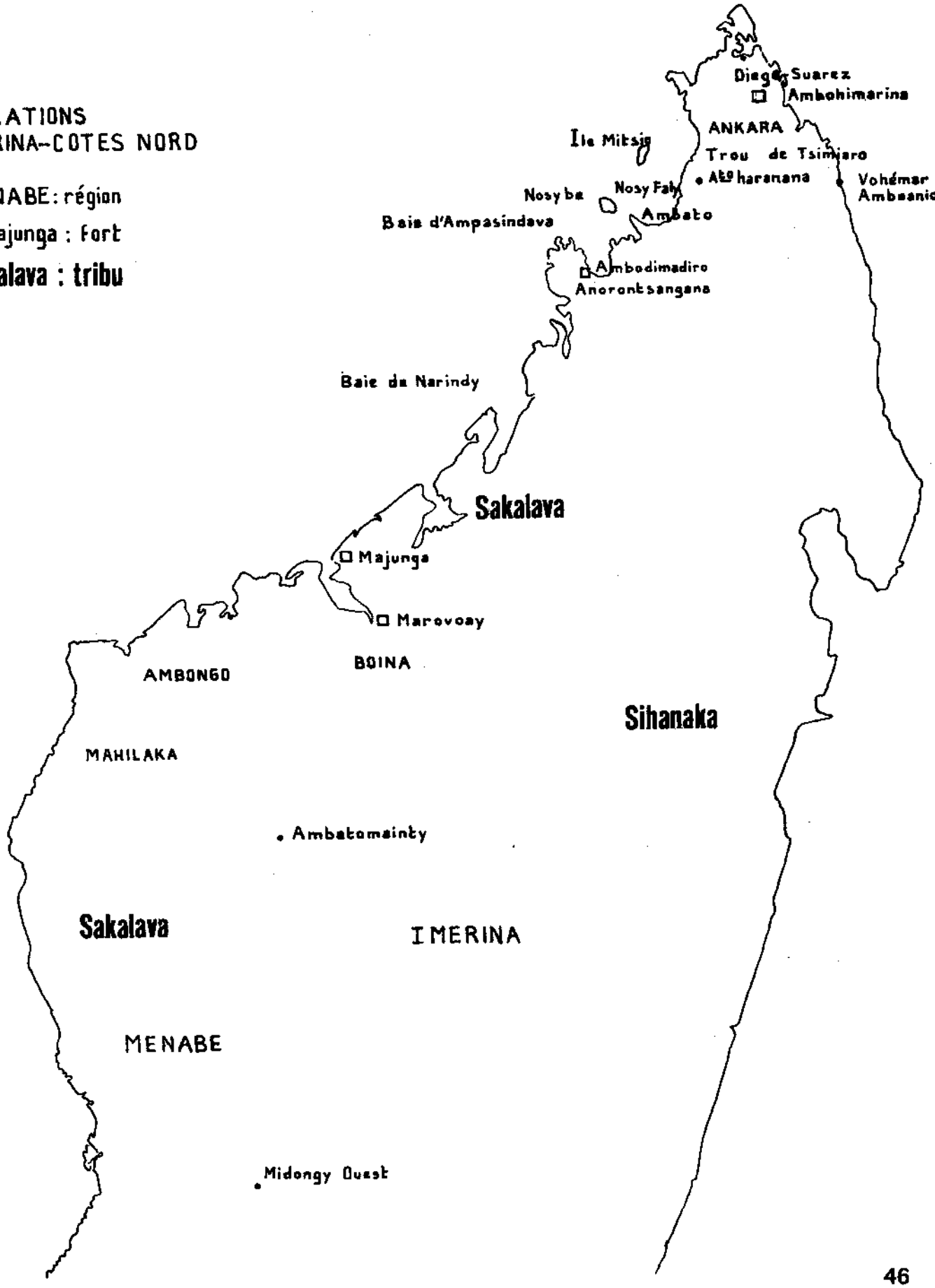
" ... Des marchands indiens s'y sont installés et on trouve une cantine dans la plupart des villages. Il est probable que par suite des impôts qu'on fait peser sur eux, ils seront remplacés par des Comoriens ou des Antankara".

(Lemoine 1903, p. 326)

On ne peut qu'être frappé de la vitesse avec laquelle cette nouvelle vague d'Islamisés a pu dans une large mesure prendre la place des précédentes ; si, en moins d'un demi siècle, elle a dominé la scene économique, c'est sans doute, en raison de la prodigieuse faculté d'adaptation des Indiens à l'environnement commercial et aux conditions politiques. Lorsque le Nord de Madagascar est partagé en deux zones d'influences politiques, les Indiens exercent leur négoce, à la fois chez les Français et en pays merinisé. Un article du journal "Le Temps" du 15 août 1886, fait d'ailleurs état de leur pénétration dans les territoires relevant de la couronne (2).

(1) *Ce préjugé de l'Indien riche parce qu'il a un magasin bien fourni était déjà apparu à Madagascar.*

(2) *Ils étaient 10 à 12 000 à la veille de l'occupation française selon Martineau (1894).*


RELATIONS
MERINA-COTES NORD
MENABE: région
Majunga : fort
Sakalava : tribu
Diego Suarez
Ambohimarina
ANKARA
Ile Mitsio
Trou de Tsimiaro
Vohémar
Ambaanio
Nosy ba
Nosy Fah
Ambato
Baie d'Ampasindava
Ambodimadiro
Anorontsangana
Baie de Narindy
Sakalava
Majunga
Marovoay
BOINA
AMBONGO
Sihanaka
MAHILAKA
Ambatomainty
Sakalava
IMERINA
MENABE
Midongy Ouest

" ... Les Indiens et les Arabes qui pratiquent le commerce (des bois de construction) sont complètement malgachisés. On en rencontre dans la plupart des villages du littoral entre Vohémar au Nord et Morondava au Sud-Ouest. Parmi les premiers presque tous originaires de Bombay, beaucoup ont fait souche à Madagascar et sont devenus sujets hovas, témoins ceux de Majunga".

La part croissante des Indiens dans la vie économique du Nord-Ouest et dans les transactions des échelles n'a pas signifié la disparition totale des Antalaotse. Après leur éviction de Majunga et d'Anorontsangana, ils ont pu regrouper un certain nombre d'entre eux sur Ambanoro et, un temps, une concurrence s'est instaurée avec les Français pour dominer les Sakalava et les Antankarana, antagonisme qui se fit jour dans la révolte contre les Français à Nosy-Be. L'influence zanzibarite et les relations croissantes avec les Comores ont apporté aux Antalaotse de Madagascar un nouveau contingent d'Islamisés souahilis. Ceux-ci n'avaient pas les connections des Indiens avec le commerce international, mais ils ont assuré à côté de ceux-ci et souvent, sous leurs ordres, une activité multiple de détail. L'impact souahili a naturellement été considérable dans la région de la baie d'Ampasindava et de Nosy-Be. Dans la première moitié du XIXe siècle, BOTELER constatait que les habitants de Kewondze (Kivinjy) ne différaient des Malgaches que par leur langue (Boteler 1835, vol. II, p. 165). Marodoka, la moderne Ambanoro, est encore un village où l'on parle souahili. Cette réimprégnation antalaotse et souahilie a naturellement joué au XIXe siècle sur tout le littoral entre Marambitsy et Maintirano. Des descendants musulmans de la famille d'Andriantsoly sont venus s'y réinstaller ainsi que des Antalaotse de Nosy-Be. Jusqu'au XXe siècle, cette côte a été un domaine privilégié pour la traite des esclaves importés d'Afrique. Maintirano et Andoka dans la baie de Marambitsy lui doivent leur prospérité.

L'insécurité relative qui régnait dans le Nord-Ouest indépendant (Ambongo et Mahilaka) limita hors de Maintirano l'expansion indienne, et Souahilis ou Antalaotse y conservèrent leur prépondérance commerciale. Parcourant ces régions, le voyageur allemand HILDEBRANDT pouvait écrire :

" ... Les pêcheurs souahilis appellent Madagascar Bukini. Les Arabes concentrent sur la côte Ouest presque tout le commerce dans leurs mains, car il n'y a de comptoir qu'à Mojanga et Nossi-Bé, et on n'y achète presque rien directement des Malgaches : on se sert des mahométans comme acheteurs et intermédiaires, naturellement leur influence est grande. Le kisouaheli est la langue qui sert aux transactions dans l'Ouest de Madagascar".

(Hildebrandt 1880)

Parmi les facteurs d'un certain renouveau de l'islamisation des côtes dans les zones restées indépendantes des Merina, figure sûrement l'adoption de l'Islam par les familles royales. Tsimiaro à Nosy Mitsio s'y convertit après la prédication infructueuse de DALMOND (De La Vaissière 1884, Vol. I, p. 36-37). L'Islam a gagné parmi les rois de l'Ambongo et du Mahilaka, mais aussi dans la dynastie bemazava de Nosy-Be, par suite d'alliances matrimoniales. La pratique des chefs sakalava de déléguer une partie de leurs attributions à un *masondrano* islamisé a été courante vers Besalampy et Maintirano où Alidy exerçait la réalité du pouvoir. Lorsque les reines sakalava effectuaient cette délégation de pouvoir à un Islamisé puissant (Comorien ou Souahili), ces privilèges étaient ordinairement assortis d'un mariage avec le musulman qui devenait le *biby* de la Reine.

Souahilis, Comoriens et Antalaotse ont été les protagonistes de la traite clandestine à Madagascar pendant le XIXe siècle. L'importation se pratiquait depuis la côte africaine jusqu'à Madagascar, puis de là, les esclaves étaient acheminés, soit vers l'intérieur (chez les rois sakalava et jusque sur les Hautes Terres), soit vers Nosy-Be, Mayotte, et même vers la Réunion.

Dans les zones contrôlées par les Merina, les accords avec les Anglais avaient prohibé la traite et, celle-ci disparut de Majunga à partir de 1823 (Owen 1833, vol. II, p. 100). Les Britanniques firent croiser des navires de guerre pour tenter de la supprimer définitivement. COLOMB a laissé un vivant récit des interventions anglaises pour réprimer le trafic qui n'a jamais cessé pendant tout le XIXe siècle. Cet auteur parle de 400 navires négriers quittant Zanzibar pour la seule année 1869 (1873, p. 47). Mais, toujours selon COLOMB, Madagascar était surtout ravitaillé en esclaves depuis le Mozambique (1) jusqu'au cap Saint-André (1873, p. 308-309). Tout était débarqué hors du "territoire hova", mais nous savons par DOULIOT que des marchands merina venaient s'approvisionner à Maintirano en 1891. La libération des "Mozambiques" en 1877 ne changea pas grand chose à cet état de fait.

Depuis le Mahilaka et l'Ambongo, une réexportation pouvait s'effectuer vers Nosy Kisimany (2), dans la baie d'Ampasindava.

MALZAC avance le chiffre de plusieurs milliers d'esclaves africains importés par an à Madagascar (1930) ; GRANDIDIER et DOULIOT furent, à juste titre, frappés par l'importance de Maintirano et de sa région pour la traite. A diverses reprises les réexportations vers les Comores, Nosy-Be, Sainte-Marie et la Réunion, se dissimulèrent sous l'appellation de "recrutement d'engagés". Les gens importés de Baly l'étaient sous cette étiquette. DECARY a donné dans ses ouvrages sur Nosy-Be (1960, p. 60) et sur Sainte-Marie (1937, p. 256) des indications sur les prolongements de cette traite déguisés vers la côte Est et, même la Réunion. En 1867, COIGNET constatait que le trafic se poursuivait dans le Nord-Est :

" ... Malgré les croisières anglaises du Canal de Mozambique, les boutres arabes introduisent une assez grande quantité de noirs de la côte d'Afrique ; ils valent 30 à 50 piastres (150 à 250 frs) suivant leur sexe et leur force. Les esclaves indigènes que les Malgaches se vendent entre eux dépassent rarement le prix de 25 à 30 piastres (125 à 150 frs)".

(Coignet in Richemont 1867, p. 314)

Dans le Nord-Ouest, la traite clandestine semble même s'être poursuivie jusque vers 1900, particulièrement à la baie de Baly.

Aucune étude de la traite aux Comores, pendant le XIXe siècle, n'a été encore été faite, mais on sait qu'elle fut florissante à Anjouan où SUNLEY créa une plantation à Pomoni avec de la main-d'oeuvre servile (Robineau 1966, p. 19). A la Grande Comore, HUMBLOT achetait des esclaves 60 roupies par tête, puis les engageait pour une période de 5 ans au cours de laquelle ils se rachetaient au taux mensuel d'une roupie. Il semble que, dans les autres îles que Mayotte, l'approvisionnement en esclaves se soit fait surtout directement depuis la côte orientale d'Afrique.

(1) *Le trafic clandestin, depuis Inhambane, persista malgré la prohibition de la convention anglo-portugaise de 1830.*

(2) *C'est depuis cet îlot que parvint d'ailleurs la grande épidémie de choléra qui dévasta Nosy-Be en 1873.*

*

* *

La suite de ce volume est consacrée à l'Histoire et à l'Archéologie des diverses régions côtières, situées entre Maintirano et la baie d'Antongil, ainsi qu'à la description des civilisations de modèle souahili à Madagascar. La parution de ces études est prévue dans les publications du Musée de l'Université et de l'Académie Malgache.

© *UNIVERSITE DE MADAGASCAR*
B.D.P.A. - Tananarive - D.L. 040 - 04.73 - 500 ex.

Cet ouvrage constituant la première partie d'une série de 4 fascicules, la table des figures, l'index et la bibliographie mobiles sont placés ici en annexe.